

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Laurent Petitmangin



© Pascal Ito

Biographie

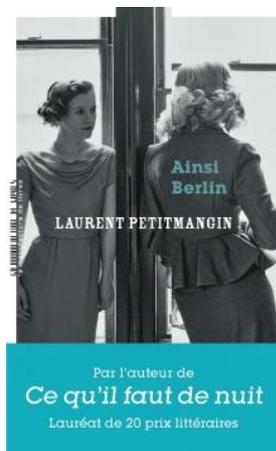
Laurent Petitmangin est né en 1965 en Lorraine au sein d'une famille de cheminots. Il passe ses vingt premières années à Metz, puis quitte sa ville natale pour poursuivre des études supérieures à Lyon. Il rentre chez Air France, société pour laquelle il travaille encore aujourd'hui. Grand lecteur, il écrit depuis une dizaine d'années. *Ce qu'il faut de nuit* est son premier roman.

Bibliographie

- *Ainsi Berlin*, La Manufacture de livres, 2021
- *Ce qu'il faut de nuit*, La Manufacture de livres, 2020 (LGF Livre de Poche, 2022)

Présentation des ouvrages

***Ainsi Berlin*, La Manufacture de livres, 2021**



Alors que la guerre vient de s'achever, dans les décombres de Berlin, Käthe et Gerd s'engagent dans la construction du monde nouveau pour lequel ils se sont battus. Ils imaginent un programme où les enfants des élites intellectuelles, retirés à leurs familles, élevés loin de toute sensiblerie, formeraient une génération d'individus supérieurs assurant l'avenir de l'Allemagne de l'Est. Mais, à l'ouest du mur qui s'élève, une femme a d'autres idéaux et des rêves de renouveau. Liz, architecte américaine, entend bien tout faire pour défendre les valeurs du monde occidental. Quand Gerd rencontre Liz, la force de ses convictions commence à vaciller...

Ainsi Berlin, second roman de Laurent Petitmangin, confirme l'immense talent de son auteur pour sonder les nuances et les contradictions de l'âme humaine. Avec son héros tiraillé entre deux femmes, ballotté par l'Histoire, se tenant entre deux facettes de Berlin, deux mondes, l'auteur dessine le duel entre sentiments et idéaux, un combat éternel mené contre soi-même.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *Libération*, novembre 2021, par Alexandra Schwartzbrod

C'est peu dire que l'on attendait avec fébrilité le deuxième roman de Laurent Petitmangin qui nous avait bouleversée l'an dernier avec *Ce qu'il faut de nuit*, couronné par une vingtaine de prix littéraires dont le Femina des lycéens et le prix des Lecteurs des bibliothèques de la ville de Paris. Dans ce roman social, très noir, situé en Lorraine, un vieux militant socialiste et père célibataire

découvre que son fils milite à l'extrême droite. Son nouveau livre, *Ainsi Berlin*, n'a rien à voir, à l'exception du style magnifique que l'on retrouve dès la première page et qui nous entraîne tout du long, tel le flux d'une rivière, vers une chute que l'on espère atteindre le plus tard possible. C'est un roman d'espionnage ou un roman d'amour, on ne sait pas trop et ce n'est pas vraiment gênant au début puisque l'on aime les deux, on n'a pas d'autre choix que de nous laisser porter par la musique de la langue.

C'est l'histoire d'un homme tiraillé entre deux femmes et deux régimes politiques, du moins deux mondes. On est dans l'immédiat après-guerre, au cœur d'un Berlin en ruines. Le narrateur, Gerd, se laisse entraîner par la femme qu'il aime ou qu'il croit aimer, Käthe, dans un projet fou : un programme qui consiste à retirer les enfants des élites intellectuelles à leurs familles, à les éduquer ensemble dans un lieu fermé, loin de toute sensiblerie, pour former une génération d'individus supérieurs aptes à assurer l'avenir de l'Allemagne de l'Est. Le projet est dingue en lui-même, on aimerait en savoir plus. Le problème, c'est que Gerd est attiré par une autre femme, Elizabeth, qu'il appelle vite Liz, l'antithèse de Käthe à tous égards, une veuve new-yorkaise membre de la délégation américaine à Berlin. « Je contemplais avec Liz les saisons qui ignoraient la guerre, ce ciel qui n'engardait aucune mémoire. J'entendais avec plaisir les gobemouches revenir dans la ville, bientôt ils se battraient dans les hêtraies, dans des chants impérieux, affamés, et pourtant si doux ». Elle est aussi angélique et aimante que l'autre est dure et lointaine, et cet homme, qui semble singulièrement manquer de courage ou tout simplement de certitudes, se laisse doucement balloter entre les deux femmes, incapable de choisir et même de comprendre ce qui se joue réellement dans cet étrange trio.

Laurent Petitmangin aurait pu écrire un roman à la John Le Carré, il a toutes les qualités nécessaires, mais l'on n'est pas sûre qu'il en ait réellement eu l'envie, il a voulu raconter cet homme écartelé entre ces deux femmes mais l'on a du mal à s'attacher à lui tant il flotte, en lui-même et dans la vie. On a envie de le secouer, de lui conseiller de se reprendre, il est en train de vivre une histoire extraordinaire avec ce projet fou d'enfants aux QI démesurés arrachés à leurs parents, dans cette ville de Berlin qui tente de se reconstruire, tiraillée elle aussi entre différentes puissances.

Interview de Laurent Petitmangin sur le site Lettres Capitales, janvier 2022, par Dan Burcea

Ainsi Berlin est le deuxième roman de Laurent Petitmangin. L'écrivain avait connu un franc succès avec son précédent livre, *Ce qu'il faut de nuit*, qui a reçu une vingtaine de prix littéraire dont le précieux Prix Femina des lycéens. Cette fois, il s'attaque à un épisode peu connu de l'histoire de l'après-guerre de l'Allemagne de l'Est. Il s'agit du programme Spitzweiler mis à jour après la déclassification des archives de la RDA.

Vous situez l'action de votre roman dans la période d'après la fin de la Seconde guerre et jusqu'à celle qui a suivi la construction du Mur de Berlin commencée en 1961. En quoi ce choix vous a-t-il semblé intéressant de point de vue à la fois historique et romanesque pour en faire le sujet de ce deuxième roman ?

J'avais envie de prendre l'histoire à partir de l'année zéro. Quand tout était possible. Quand on ne savait pas encore ce qu'il adviendrait de tous ces espoirs, de toutes ces utopies. Partir, donc, de ces hommes et femmes qui voulaient tout faire pour éviter une nouvelle guerre et qui devaient s'engager. Avec les moyens de l'époque, dans l'urgence de ces temps, avec les menaces qui couvaient déjà.

Pour rester dans la genèse de ce livre, je crois avoir vu récemment que vous l'avez écrit en même temps que le premier, en tout cas que vous avez envoyé simultanément les deux manuscrits à votre éditeur. Qu'en est-il de cette réalité qui dépasse, selon moi, le simple détail et qui relève plutôt d'un des secrets de votre manière d'écrire ?

J'ai écrit *Ainsi Berlin* avant *Ce qu'il faut de nuit*. J'écris par phases. Quand je suis embarqué dans une de ces périodes, je suis assez « efficace ». J'ai écrit *Ce qu'il faut de nuit* rapidement, je l'ai terminé presque plus vite que prévu, et j'ai donc eu l'énergie et la possibilité (c'étaient les grandes vacances) de retravailler *Ainsi Berlin*, avant, effectivement, de les envoyer tous deux à Pierre Fourniaud de La Manufacture. Et c'est d'ailleurs via *Ainsi Berlin* que Pierre m'a contacté.

Dans les décombres de la ville de Berlin, tout est à reconstruire. Käthe et Gerd, deux de vos personnages principaux s'engagent dans cette reconstruction aux côtés d'une jeunesse qui affirme, écrivez-vous, « le Berlin en ruine ce n'était pas nous ». Ils sont contents d'être « du bon côté », celui des « Allemands victorieux ». Pouvez-vous nous décrire cette ambiance sur laquelle s'ouvre votre roman ?

« Le bon côté », c'est une question qui prend une place importante chez moi. On la retrouve d'ailleurs dans mes deux textes. Qu'est-ce que le bon côté ? Comment peut-on continuer de vivre avec des proches, qu'ils soient enfants ou parents, qu'on désapprouve fondamentalement. J'ai la chance d'en être préservé, mais cela reste pour moi une question entière, porteuse d'une multitude de possibles, donc très intéressante d'un point de vue littéraire. Dans *Ainsi Berlin*, ces hommes et femmes ont certes gagné la guerre, mais ils restent des Allemands, et doivent se débattre avec cela. Pour eux, pas de repos, pas de possibilité, malgré la victoire, de se sentir vraiment indemnes. On le sent chez Gerd. Il dit être content. Je crois que c'est surtout du soulagement.

Ce « bon côté » signifie aussi un optimisme propre à leur âge jeune pour qui le ciel est « d'un beau bleu et les pensées fraîches ». Rêver sous l'impulsion des Soviétiques à l'avenir de leur zone s'avère être synonyme de « la mise en place d'une véritable société communiste ». Plus loin, Gerd avouera avec fierté avoir trouvé parmi le peuple russe « de nouveaux frères ». Ne s'agit-il pas d'une sorte de volonté de purification idéologique par-dessus les liens de sang avec ses compatriotes de l'Ouest ? Assistons-nous ici au passage d'une idéologie à une autre, d'une illusion à une autre en vérité pour laver les consciences de la culpabilité du régime nazi ?

Effectivement, il y a une urgence pour eux. Une urgence vitale. Car, encore une fois, comment vivre avec le poids de cette Allemagne coupable et défaite ? Tout ce qui peut être fait pour dissiper cette honte, cette culpabilité, pour tuer définitivement tout ce qui peut rester du Reich, doit être entrepris.

Revenons, si vous êtes d'accord, au fameux programme Spitzweiler. D'abord, de quoi s'agit-il, comment a-t-il été révélé au grand public et quelles étaient les idées qui ont régi à sa mise en place ?

Le programme Spitzweiler, c'est la nouvelle Allemagne. C'est la conviction que seule une bonne base scientifique saura reconstruire et garantir la prospérité et l'indépendance de la République démocratique allemande. Et, une fois encore, il y a cette urgence, cette nécessité d'aboutir. Coûte que coûte. C'est cela aussi qui m'intéressait : le temps de Gerd et de Käthe ne se prête pas à trop de circonvolutions, ni de compromis. Il faut s'engager. De toute façon, ils ont vécu tellement pire.

S'agit-il dans le cadre de ce programme, en dehors de ce désir de formation et de performance scientifique, d'un système d'endoctrinement tout aussi galopant que ce que la jeunesse de ce pays avait connu auparavant de ces jeunes pensionnaires ?

Non je crois que c'est sincèrement une volonté d'avoir l'effectif suffisant pour mener à bien tous les programmes voulus.

Cette situation s'inscrira dans le cadre de la guerre froide naissante. C'est l'occasion pour vous de construire un vrai roman d'espionnage où Käthe, Gerd et Liz, une Américaine vivant dans Berlin Ouest, vont entrer en scène. Quelle place accordez-vous à ce type de suspense romanesque dans le cadre de votre récit ? S'inscrit-il sur la trame du roman historique ou est-il l'élément principal qui ordonne tout le fil narratif ?

La première trame du roman était bien le Programme, l'éducation, la formation, cette interrogation essentielle : est-ce que la fin justifie les moyens ? Puis, au fil des versions, Liz est devenue de plus en plus présente. Comme si elle me séduisait peu à peu. J'ai eu envie de lui faire une place plus grande dans le récit.

Comme il se doit dans toute intrigue bien construite, le côté récit amoureux ne manque pas. Gerd est tiraillé entre la relation amoureuse qui le lie avec Käthe et celle qui naît en présence de Liz. Cette duplicité donne à Gerd le sentiment de marcher comme un funambule « dans un équilibre miraculeux » dans ce monde naissant et incertain où même les sentiments souffrent d'une fragilité à toute épreuve. Comment voyez-vous ce côté sentimental de votre roman ?

J'étais intéressé par ce choix impossible. J'étais motivé à rendre ce choix impossible. Et cela me permettait de figurer deux femmes, très différentes, que j'aime toutes deux. Choix impossible, même pour l'auteur...

Sans trahir le suspense de votre roman, citons cette phrase de Gerd : « Quelqu'un tirait les ficelles au-dessus de nous ». Peut-on conclure qu'au fond l'histoire que vous racontez dans *Ainsi Berlin* n'est en réalité qu'une preuve de la fragilité de l'être humain happé par l'Histoire, sa petitesse devant des événements qui ignorent les destins individuels souvent écrasés par l'infaillibilité des faits ?

J'aime figurer des hommes fatigués de leurs combats antérieurs. Qui demeurent à leur hauteur d'homme. Qui n'ont aucune prescience, qui peuvent avoir énormément de courage (Gerd en a eu beaucoup durant la guerre) et qui peuvent aussi douter, abondamment.

Extrait vidéo

Interview de Laurent Petitmangin par le collectif Varions Les Éditions En Live (VLEEL), décembre 2021



[Voir la vidéo](#) (durée : 1h22)

Ce qu'il faut de nuit, La Manufacture de livres, 2020 (LGF Livre de Poche, 2022)



C'est l'histoire d'un père qui élève seul ses deux fils. Les années passent et les enfants grandissent. Ils choisissent ce qui a de l'importance à leurs yeux, ceux qu'ils sont en train de devenir. Ils agissent comme des hommes. Et pourtant, ce ne sont encore que des gosses. C'est une histoire de famille et de convictions, de choix et de sentiments ébranlés, une plongée dans le cœur de trois hommes.

Laurent Petitmangin, dans ce premier roman fulgurant, dénoue avec une sensibilité et une finesse infinies le fil des destinées d'hommes en devenir.

Extraits de presse

Article publié sur le site *RTBF*, novembre 2020, par Sophie Creuz

Laurent Petitmangin nous plonge au cœur d'une famille de la Lorraine française. Un homme qui a perdu sa femme, tente d'élever seul ses deux garçons. Mais entre le boulot aux horaires variables, la maison et l'éducation, il ne s'en sort pas très bien. C'est sa femme qui s'occupait de maintenir tout cela ensemble. Il voit bien que la vie n'est pas drôle pour ses gamins, qu'il n'y a pas beaucoup de distractions dans le coin, surtout avec le petit budget qu'ils ont. Il y a le foot, la buvette et l'ennui, une routine qui ne prédispose pas à rêver. C'est le père ici qui nous raconte ce quotidien, et il se révèle plus éloquent qu'il ne l'est au repas du soir.

Il se demande s'il est un bon père et ce qu'il aurait pu faire pour que son aîné, un gentil garçon, ne dérive pas, ne décroche pas l'école, ne fréquente pas des barbouzes qui se prennent pour des justiciers. Que dire à son fils sans trahir sa confiance, que lui dire sans risquer de devoir user à son tour de violence pour le ramener dans le droit chemin ? Alors il a préféré attendre que cela passe, ne pas trop poser de questions et s'occuper davantage du plus jeune, le pousser aux études. A-t-il mal fait se demande-t-il ?

Le lecteur voit l'impuissance d'un homme, dans un bourg, dans une région en déshérence. Nous voyons bien, entre les lignes, qu'un homme seul ne peut rien contre le chômage qui aigüise l'amertume, contre l'absence de perspective, d'aides à la jeunesse, de vie associative et de joie de vivre. Cette région autour de Metz, comme les nôtres, était jadis prospère, les rues étaient animées, les liens vivants, solidaires, toutes choses qui ont disparu.

Ce n'est pas un roman autobiographique mais l'auteur parle de ce qu'il connaît, il est né en Lorraine au sein d'une famille de cheminots et a pu, lui, faire des études supérieures. Cette promotion sociale n'est plus guère la priorité aujourd'hui dans les projets de société que nous connaissons, sauf au prix d'efforts et de courage parfois insurmontables. Voilà ce qu'on lit, aussi, en arrière-plan de ce roman social intimiste, pudique, écrit au plus près d'un parlé populaire qui a des lettres, et qui fait entendre, la fatigue d'une famille de gens bien, et celle d'un jeune homme perdu, qui se laisse gagner par la violence de l'époque et les discours vengeurs de l'honneur perdu.

La fin, déchirante, magnifique, pleine d'amour vous laissera en larmes, émus par la grandeur d'un homme lorsqu'il reprend son libre arbitre.

Interview de Laurent Petitmangin dans le quotidien *L'orient littéraire*, juillet 2021, par Joséphine Hobeika

Publié en août 2020 à La Manufacture des livres, le premier roman de Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*, a déjà reçu de nombreux prix. Comment ce texte, dont le titre sous-entend une forme de nécessité à la noirceur et aux ténèbres, parvient-il à interpeller ses lecteurs dans les recoins insoupçonnés d'un questionnement sur la paternité, la filiation et la transmission ?

Comment êtes-vous devenu écrivain ?

J'ai démarré l'écriture il y a une dizaine d'années ; un collègue de chez Air France, où je travaille, m'a ouvert la voie en me montrant un livre qu'il avait publié. J'ai commencé plusieurs histoires ; pour certaines, je suis allé au bout. J'ai finalement envoyé à mon éditeur deux manuscrits et nous avons décidé de publier en premier *Ce qu'il faut de nuit* ; le second sera publié en octobre.

Mon premier roman est une pure fiction, même si la Lorraine est bien ma région d'origine. De plus, comme les protagonistes, je suis fils et petit-fils de cheminots, mais je voulais surtout poser la question suivante : des parents peuvent-ils être déçus de leurs enfants ? Et si oui, jusqu'où cela peut-il aller ? Et puis j'avais depuis longtemps une scène en tête, celle d'un père qui regarde son fils jouer au foot, je la raconte dans les premières pages du livre. Un jour, elle a été suffisamment mûre pour que je l'écrive ; le choix que la déception paternelle serait d'ordre politique est venue après.

Le roman ne permet-il pas une double exploration du lien entre un père et ses fils et entre deux frères ?

Dans ma scène de départ, il n'y avait qu'un père et son fils, puis j'ai ajouté le cadet, afin de complexifier la situation et d'explorer d'autres aspects. Je voulais voir comment l'aîné va un peu se sacrifier, et comment va rester, malgré tout, entre les deux frères, une forme de fidélité et d'amour. Le petit frère permet de tendre l'histoire et ses ressorts dramatiques, par des jeux d'opposition. Ce qui est intéressant, c'est que le père est tout aussi perdu face aux choix politiques de son aîné que face à la réussite de son cadet, qu'il ne parvient pas à appréhender. Le départ du cadet est caractéristique du parcours de nombreux jeunes Lorrains qui, pour réussir, doivent quitter leur région natale. Or nous sommes très attachés à notre région et on a le sentiment de la trahir en la quittant pour travailler.

Y a-t-il de la culpabilité du cadet vis-à-vis de l'aîné, sachant que l'un réussit pendant que l'autre tombe dans le drame ? Cette problématique me semblait belle à traiter, pour voir jusqu'où elle pouvait aller, notamment avec le geste final de l'aîné qui décide d'arrêter tout cela et de libérer son frère de sa présence. Or en se suicidant, il ne résout pas la question ; j'ai souhaité une fin qui s'impose à tout le monde. Je voulais voir les frottements entre le libre-arbitre d'un côté et la fatalité de l'autre.

Le thème du deuil – celui de la mère, celui du fils, mais surtout celui des attentes du père – n'est-il pas essentiel dans ce roman ?

Le personnage de la mère disparue est essentiel dans l'histoire et le père s'y réfère beaucoup, dans une optique de transmission. Mais le deuil de ses attentes semble impossible et à un moment, il dit que même si son cadet devenait ministre, cela n'enlèverait rien à ce qu'a fait son frère, ce qui est terrible. Il y a presque un deuil de l'individualité de chaque membre de la famille. Ils se retrouvent tous embarqués dans le même précipice ; le cadet a beau faire ce qu'il veut, il ne pourra pas effacer la perte et le drame qui s'est passé avec l'aîné. Et c'était important qu'il y ait cette fin abrupte, mais tout le monde ne la comprend pas. Certains lecteurs refusent de lire le

suicide de Fus et interprètent la lettre comme un projet d'évasion de la prison, ils n'ont pas envie que Fus meure.

Ma lettre est assez ambiguë, et je n'ai pas souhaité la changer parce que j'ai eu beaucoup d'émotion à l'écrire. Il y a une accélération dramatique dans les derniers chapitres du livre, et c'est la fatalité qui gagne. Le dernier geste de libre-arbitre est l'acte de Fus ; c'est lui décide de sa fin. La petite amie de Fus a une grande responsabilité dans son geste, elle donne un visage à la fatalité.

Avez-vous souhaité explorer la violence de la rupture du lien entre un enfant et ses parents ?

Mon propos n'est pas de trouver des solutions, mais de voir jusqu'à quel point ce lien peut être malmené. Dans sa lettre d'adieu, Fus revient rapidement sur sa petite enfance, c'est peut-être une façon de rassurer son père et de se dire que tout n'a pas été vain ; il lui propose une justification à son existence.

J'ai eu la chance de rencontrer de multiples lecteurs cette année, dont des lycéens, et ces derniers sont nombreux à s'être interrogés sur l'attitude du père, qu'ils jugent trop froid et pas assez réactif vis-à-vis de son fils. Les adolescents ont une lecture plus charnelle et moins distanciée que celle des adultes : ils auraient aimé que le père soit plus interventionniste, qu'il mette les choses au clair, et qu'ils puissent parler, mais si cela avait été le cas, le roman n'aurait pas existé de cette manière-là.

Extraits vidéo

Interview de Laurent Petitmangin sur la chaîne YouTube de la librairie Mollat, octobre 2020



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

Interview de Laurent Petitmangin sur *France Culture* dans l'émission « La Grande Table », décembre 2020, par Olivia Gesbert



[Voir la vidéo](#) (durée : 27 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny - 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté